Platon

L'image de l'âme – Platon, *République*, IX, 588b-589c

Roselyne Dégremont

Philopsis : Revue numérique
https://philopsis.fr

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

« Socrate : Formons par la pensée une image de l'âme, pour que le partisan de l'injustice mesure ce que veulent dire ses paroles.

Glaucon : Quelle image ?

Une image comme celle des anciens monstres dont parlent les mythes : la chimère, Scylla, Cerbère, et nombre d'autres qui réunissent en une seule nature de nombreuses formes.

On en parle, en effet.

Modèle donc la forme d'un monstre hétéroclite, à plusieurs têtes, dont les unes sont des têtes d'animaux doux, d'autres de bêtes sauvages, et dispose les en couronne ; et donne-lui la capacité de changer tout cela, et de tirer de lui-même ces êtres.

Un pareil ouvrage demande un modeleur habile ; mais, comme en discours il est plus facile de modeler quelque chose qu'avec de la cire ou une matière semblable, c'est fait : je l'ai modelé.

Modèle maintenant une autre forme, celle d'un lion ; puis, en plus, celle d'un homme ; mais que la première soit de beaucoup la plus grande, et la deuxième de seconde taille.

Ceci est plus aisé : je l'ai fait.

Réunis maintenant ces trois êtres en un, de façon qu'ils s'assemblent.

C'est fait.

Modèle ensuite, et mets autour, à l'extérieur, une seule image, celle d'un homme ; plaque la, de sorte que celui qui ne pourrait pas voir au-dedans, mais ne verrait que ce qui paraît au dehors, ne voie qu'un être vivant : un homme.

J'ai fait cette enveloppe.

Disons maintenant, à celui qui prétend qu'il est bon pour cet homme d'être injuste ou que pratiquer la justice lui est nuisible, qu'il veut dire ceci : il est avantageux pour cet homme de nourrir avec soin et de fortifier la bête aux cent têtes ainsi que le lion ; d'affamer au contraire, de rendre tout faible l'homme. Et, par suite, comme l'homme est dénutri, de force les deux premiers l'entraîneront où ils voudront ; il n'aura pas assez de vigueur pour les faire vivre ensemble en bonne intelligence, en amis. Au contraire, ils se battront entre eux, se mordant, se dévorant l'un l'autre.

C'est exactement soutenir cela, que de vanter l'homme qui agit injustement.

Au contraire, dire que les actes justes profitent, c'est dire qu'il ne faut rien faire ni dire d'autre que ceci : au dedans, l'homme intérieur est tel qu'il domine l'homme le plus possible ; il prendra soin de la bête polycéphale comme un laboureur qui cultive bien les plantes douces et arrache les mauvaises, les empêchant de croître ; il combattra en s'alliant à la nature léonine, en prenant soin du tout composé, rendant les êtres vivants en lui amis les uns des autres, ainsi qu'avec lui.

Celui qui loue l'homme juste dit cela.

De toute façon, quiconque loue les actes justes tient un langage vrai ; quiconque vante les injustes énonce des choses fausses. En effet, qu'on parle de plaisir, ou de bonne réputation, ou d'utilité, celui qui loue la justice dit vrai, celui qui la déconsidère a des paroles malsaines ; il n'a pas idée de ce qu'il méprise.

Non, à mon avis, il ne le connaît pas du tout ! »

Introduction

Ici se suivent une image de l'âme composée de trois instances et ce qui s'en conclut sur la justice et l'injustice de l'homme. C'est l'ordre intérieur au sein des parties de l'âme qui déterminerait à la fois la justice ou l'injustice de l'homme, et qui justifierait l'éloge de la justice, le blâme de l'injustice. Il apparaît clairement que être injuste ou juste n'est pas affaire de pensées, de paroles, d'actes, autrement dit de conduite visible, que d'autres peuvent percevoir ; que ces qualificatifs décrivent une qualité d'âme : la meilleure pour le juste, la pire pour l'injuste. Ce serait donc au sein même de « l'homme intérieur » , autrement dit de l'âme de chacun, que se jouerait sa vertu majeure, la justice, qui suppose les trois autres vertus : un esprit qui juge bien, avec sagesse ; un cœur courageux, indigné par l'injustice et qui se met au service de la vérité et du bien ; et un ventre habitué à la sobriété, à la chasteté. Le tout, bien ordonné, ferait une âme juste. La justice serait l'excellente qualité d'une âme. Si l'on appelle « caractère » la qualité ou le défaut interne d'une âme, la justice et l'injustice procéderaient d'un caractère, qui détermine une façon d'aborder la vie, une position dans l'existence. Quand une âme est le siège d'une guerre intérieure, elle va porter cette guerre hors d'elle, jouer des coudes, se trouver ses ennemis, lutter pour prendre son plaisir : sa violence intime s'exprimera dans une violence dans les relations humaines. Mais si une âme est apaisée, par sa bienveillance envers chacun, elle pacifiera les relations humaines.

Ce que nous nous demandons, c'est si Platon nous propose ici, par la même occasion, une responsabilité de chacun envers soi-même : décrit-il des caractères naturellement donnés, opposant le tempérant au libidineux, le courageux au lâche, le sage à l'ignorant ; ou bien décrit-il ici, sans le dire, le secret-même de la liberté intérieure ? Suggère-t-il que c'est à chacun de prendre la situation de son âme en main, de travailler en soi l'ordre des parties, de savoir bien placer la commandement là où il faut, dans la tête, même si cela prend du temps, même s'il faut s'exercer ? Quelle est la place de la nature, quelle est celle de l'éducation de soi dans le fait d'être un homme juste ?

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

I. L'âme approchée par métaphores

1. Notre âme est invisible, inaudible, intouchable, sans odeur ni saveur. Nous savons sa présence, car nous vivons et elle est le nom que nous donnons à la vie même : nous nous mouvons, nous désirons et voulons, et tout cela, nous ne pensons pas que notre corps compris mécaniquement en soit la source, parce que, en un certain sens, nous entendons par « corps » ce qu'est le cadavre, inanimé : et nous disons que l'âme s'en est échappée, avec le dernier souffle. Aussi lui attribuons nous les fonctions vitales. « Dis-moi, et la vie maintenant, dirons-nous qu'elle est l'œuvre propre de l'âme ? », a demandé Socrate à Thrasymaque (*République*, 1, 353d) Car déjà au début de la *République* avait été proposée une analyse de « l'*ergon* » ou fonction de l'âme : à savoir de ce qu'elle fait elle-même. Et le lien de « *ergon* » à « *aréte* » était donné : ce qui a une fonction, dès qu'il l'accomplit bien, a une vertu. Quelle fonction est propre à l'âme ? Socrate proposait alors : « *to épimélesthai kai arkhein kai bouleuesthai* » : se soucier des choses, commander, délibérer ; et autres choses du même genre. Nous voyons bien ici désignés les contenus mentaux constants que nous connaissons tous, le souci ou le soin, la réflexion, la prise de décision... et la vie. Car vivre, c'est vouloir vivre encore, et donc mobiliser à cette fin les autres fonctions ! A ce moment du dialogue, la thèse majeure de la *République* était déjà esquissée : une âme bonne, qui accomplit bien ses fonctions, est « juste » ; une âme mauvaise, qui gouverne et dirige mal, est « injuste ». La justice était déjà le nom même de la vertu de l'âme. Mais alors Thrasymaque boudait tellement, concédant à Socrate ses « oui » du bout des lèvres, juste pour en finir, que rien n'était analysé encore. Maintenant, avons-nous mieux compris la thèse de Socrate ? En tous cas, c'est bien la même.

2. L'âme existe donc « en nous ». Et pour en parler les métaphores sont topiques : elle est là, en dedans où elle a son espace. On peut lire que la justice réside « dans » l'âme, que le rythme et l'harmonie peuvent pénétrer « dans » l'âme, qu'il existe « en elle » un désir d'apprendre ; on a parlé d'acropole de l'âme, du trône de l'âme (*République*, VIII, 553b-c). L'hypothèse vraisemblable est donc que l'âme insensible existe, a un lieu, une étendue : ceci est le pré-requis pour pouvoir en donner une « image » : il faut bien qu'elle soit présente, localisée, étendue. Quant à dire sa « *physis* », sa nature, ce sont des images de métaux qui régulièrement ont été utilisées : « des métaux » entrent dans sa composition (*République*, III, 415b). Platon joue à inverser les représentations du sens commun ; à nos yeux notre corps est dense et solide : il dit qu'il est eau, air et feu, poussière, ces masses morcelées ; à nos yeux encore notre âme est un souffle : il dit qu'elle est en métal, métal qui a une composition lui donnant sa densité, sa dureté. Ces métaphores sont insistantes, au point que quand Timée raconte l'âme du monde, il en fait un métal. « Au sommet de la création, l'âme du monde relève d'une technique qui est celle de la métallurgie la plus fine, avec des opérations de fonte et d'alliage, voire de laminage métallique. » (Pierre Vidal Naquet : *Le chasseur noir*, p. 307) ; sous un autre rapport elle aurait des propriétés mathématiques : elle serait et au centre du monde, et étendue dans les rayons de la sphère, et enveloppante. Cette nature métallique de l'âme est probablement le secret de la durée de sa vie, tellement plus longue que celle d'un corps !

3. Enfin, puisque l'âme est là, étendue, bien trempée par nature, elle a ses organes. Socrate a dit que l'âme a un organe pour apprendre, pour apercevoir la vérité (*République*, VIII, 527d) ; que, quand elle est perplexe, elle appelle la « *noésis* », l'intelligence à son secours (*République*, VIII, 524b) ; qu'elle a un œil avec lequel elle voit, de haut en bas (*République*, VIII, 533d). L'âme a donc ses organes pour percevoir, concevoir, raisonner. Et puis, des précisions ont été avancées. L'âme est affectée de quatre façons : ses *pathémata* ou affections, sont l'imagination, la perception, l'intelligence qui infère, l'intelligence qui pense les idées ; nous reconnaissons-là les *topoi*, les points de vue développés dans « la ligne » pour indiquer les diverses formes prises par notre capacité de connaître : sur images (ombres, reflets), sur percepts (les vivants, les

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés

choses autour de nous), par les figures et nombres, par l'art dialectique s'attachant aux idées : *eikasia*, *doxa*, *mathemata*, *dialectiké techné*. (*République*, VI, 511d). Or nous avons dû comprendre que ces modes de connaissance, dans leur suite même, présentent des degrés dans l'approche de la vérité : les ombres et reflets sentis sont pétris d'incertitude, les êtres eux-mêmes sont plus sûrement connus dans l'expérience mais nous sommes bloqués dans le registre du probablement vrai, tandis que les mathématiques démontrent leurs théorèmes (certaines vérités de raison sont sues : pas toutes), que l'art dialectique cherche la vraie vérité, mu par l'amour qu'a l'âme pour la sagesse. (*République*, X, 611e)

Alors l'âme est composée. Elle a des parties. Sa division majeure oppose, en haut, l'œil de l'âme et sa puissance de raisonner à ce que les sensations corporelles livrent, en bas ; et il a été prouvé que le *thymos* sujet de la colère, fait un tiers. En simplifiant : l'âme a pour premier organe la *noésis* ; pour second organe les désirs multiples ; pour troisième le « *thumos* » émotionnel et ardent. Vivre, c'est désirer. Les désirs tendent à tout coloniser, à rappeler qu'il n'y a pas que la soif, la faim, le sexe qui importent, mais que même le thumos, même l'intelligence ont aussi des désirs qui les meuvent ! C'est pourquoi il est difficile d'établir que la partie haute de l'âme, son intelligence ait droit à la parole, puisse s'exercer en toute quiétude !

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur philopsis.fr

Roselyne Dégremont - © *Philopsis* – Tous droits réservés